

## « CE FUT COMME UNE APPARITION » : MAX JACOB-JULES SUPERVIELLE.

Sophie FISCHBACH\*

Dans le poème qu'il dédie à Max Jacob, Jules Supervielle évoque leur rencontre comme une véritable « Apparition » :

*Qui est là ? Quel est cet homme qui s'assied à notre table  
Avec cet air de sortir comme un trois-mâts du brouillard,  
Ce front qui balance un feu, ces mains d'écume marine,  
Et couverts les vêtements par un morceau de ciel noir<sup>1</sup> ?*

Usant de l'image du revenant dont il se souviendra en 1925 pour évoquer Lautréamont, dans un poème à la tonalité très proche qui suscitera précisément les louanges de Jacob, Supervielle relate un littéral coup de foudre qui engendre fascination et angoisse. De fait, le poème-hommage à Max Jacob révèle l'ambivalence du lien qui l'unit à Jules Supervielle, sensible dans leurs échanges épistolaires.

\* Sophie Fischbach est normalienne et agrégée de Lettres modernes. Elle prépare une thèse de Lettres modernes portant sur « L'humanisation dans l'œuvre de Jules Supervielle » sous la direction de Michel Jarrety à l'Université Paris IV-Sorbonne.

De la correspondance croisée entretenue entre les deux écrivains, seize lettres s'échelonnant de 1922 à 1935 subsistent : treize de Jacob<sup>2</sup> (dont neuf inédites) et trois de Supervielle (dont deux inédites). Publié de manière éparse, cet épistolaire est aujourd'hui rassemblé et présenté en annexe du présent article. Outre la correspondance des deux écrivains, leurs rencontres, leurs échanges, notamment avec Marcel Jouhandeau, les poèmes dédiés par Jacob à Supervielle<sup>3</sup> et l'hommage rendu par Supervielle à Jacob dans *Le Disque Vert* en 1923<sup>4</sup> attestent l'existence d'un lien important et continu. L'étude de cet ensemble paraît pertinente à la fois sur le plan de l'histoire et de la théorie littéraires : s'il permet de retracer leur relation, qui s'inscrit dans une histoire plus large des cercles littéraires dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, il dévoile également l'esquisse d'une définition commune de la poésie, conçue comme étincelle ou conflagration, et fondée sur une opposition profonde au Surréalisme. À partir des années 1930, Supervielle s'éloignera cependant de cette conception de la poésie-étincelle, la fascination cédant la place à l'inquiétude devant le « double nocturne » qu'incarne pour lui Max Jacob.

#### « QUEL EST CET HOMME QUI S'ASSIED À NOTRE TABLE » : CHRONIQUE D'UNE RENCONTRE

Dans les années 1920, la position de Supervielle sur la scène littéraire se modifie de manière essentielle : après la parution de *Poèmes* en 1919, saluée par la critique, et son entrée dans le cercle de la N.R.F., l'écrivain s'impose dans le monde artistique, multipliant les participations dans les revues et les fréquentations. Parmi celles-ci, Jacob joue un rôle capital : après avoir découvert son œuvre, Supervielle se lie avec l'écrivain sans que jamais la relation ne s'essouffle, malgré les « palinodies irritantes, [l]es lettres cancanières et [l]es sautes d'humeur<sup>5</sup> » évoquées par Ricardo Paseyro.

Le lien entre les deux écrivains semble s'esquisser *circa* 1921-1922 : une lettre de Jacob (*cf.* lettre 1) est adressée à Supervielle en réponse à une missive non conservée. Si la lettre de Jacob n'est pas datée, le rythme extrêmement rapproché des échanges, parfois d'un jour sur l'autre, caractéristique des débuts de correspondances chez Jacob, permet d'estimer l'envoi à la mi-mai 1922, date des lettres suivantes. C'est en effet à cette période que se noue véritablement la relation : une correspondance assez régulière s'instaure, qui témoigne, au gré de lectures mutuelles, d'échanges de photographies et de confidences littéraires, du resserrement d'un lien double, à la fois littéraire

et personnel. Ce que Jacob espère puisqu'en lui faisant parvenir son *Art poétique*<sup>6</sup> il assortit son exemplaire d'une dédicace en forme de requête : « À Jules Supervielle pour qu'il m'écrive une jolie lettre<sup>7</sup>. »

Supervielle est vraisemblablement flatté de l'attention que lui témoigne Jacob : l'auteur du *Cornet à dés* est alors reconnu sur la scène littéraire, notamment à la N.R.F. où Jean Paulhan, qui sera l'un des amis les plus chers de Supervielle, l'a introduit. En outre, c'est également une découverte littéraire que révèle à Supervielle la lecture de l'*Art poétique* : la condamnation de l'obscurité volontaire en poésie ou la conception de l'image rapprochent l'esthétique jacobienne de celle qui sera théorisée ultérieurement par Supervielle dans *En songeant à un art poétique* en 1951. Ainsi, Supervielle répond à Jacob par l'envoi d'un exemplaire de son recueil qui vient d'être publié, *Débarcadères*, avec une dédicace<sup>8</sup>. C'est à la suite de cet échange que débute véritablement la correspondance entre les deux écrivains : le 18 mai 1922<sup>9</sup>, Jacob écrit à Supervielle pour le remercier de l'envoi de son recueil (*cf.* lettre 2). La lettre est écrite dans un registre extrêmement élogieux, voire hyperbolique, qui renvoie à l'enthousiasme que témoigne assez généralement Jacob à ses nouveaux amis<sup>10</sup>.

Cette tendance au dithyrambe, qui excitera par la suite l'ironie amusée de Supervielle, en 1923 l'enchanté et le ravit : c'est sur le ton de la gratitude et de l'amitié qu'il répond à Jacob. Le 24 mai, Jacob écrit à nouveau à Supervielle pour lui annoncer la publication de « Monnaies de couleur », un ensemble de six poèmes en prose qu'il dédie à son ami (*cf.* lettre 4). Cet hommage touche profondément Supervielle, qui répond dès le lendemain à Jacob pour le remercier. Dans cette lettre, datée du 25 mai 1922<sup>11</sup> (*cf.* lettre 5), les progrès du lien qui se tisse sont sensibles : Supervielle note les similitudes qui les rapprochent dans leur rapport à l'écriture, notamment la difficulté à poser leur voix dans leurs premiers ouvrages, et se sent suffisamment en confiance pour accepter de communiquer à Jacob son recueil paru en 1919, *Poèmes*, envers lequel il restera pourtant tout au long de sa vie extrêmement critique. Moins d'une semaine après l'envoi du recueil, Jacob répond par une lettre tout aussi élogieuse que la précédente<sup>12</sup> (*cf.* lettre 6). L'abondance des exclamations et la promesse d'un texte critique, bien qu'il « n'[en] fasse jamais », rassurent l'auteur des *Poèmes* en lui démontrant la place particulière qu'il occupe pour Jacob dans la littérature. Celui-ci se pose à la fois en « admirateur fervent » et en « ami », confirmant une double rencontre, sur le plan artistique et personnel. La lettre suivante de Jacob, datée du 20 août 1922 (*cf.* lettre 7), fait référence à un envoi non conservé de Supervielle. Celui-ci avait adressé à Jacob une photographie prise entre 1919 et 1920, le représentant en compagnie de sa femme, Pilar, et cinq de

ses enfants à Montevideo<sup>13</sup>. Jacob est ému d'être admis par Supervielle dans l'intimité familiale : de fait, cette représentation du poète entouré de sa famille, symbole d'une certaine harmonie à la fois esthétique et morale, reviendra de manière récurrente sous sa plume. Il répond de manière symétrique par la promesse d'un agrandissement où il pose devant un hôtel en Bretagne, le lieu de son enfance. Cet échange d'images où l'on met en scène son intimité, son histoire personnelle, semble pouvoir se lire comme un témoignage de confiance et un gage d'amitié. Sur le plan littéraire, la relation se renforce également. Jacob, retiré à Saint-Benoît-sur-Loire, fait part à Supervielle de l'avancement de son travail : il achève alors *Filibuth ou la montre en or* et *Le Terrain Bouchaballe* et se lance dans l'écriture d'un historique de la basilique romane de Saint-Benoît<sup>14</sup>. Jacob se sent également suffisamment proche de Supervielle pour lui communiquer ses plaintes concernant les exigences de la N.R.F., qui le contraint à raccourcir un roman, vraisemblablement *Filibuth*.

Ce rapprochement progressif débouche sur la rencontre des deux écrivains. Entre le 20 et le 21 mai 1923, à l'occasion de la Pentecôte, Gabriel Bounoure, ancien élève de l'E.N.S. et professeur de rhétorique au lycée de Guéret, y invite Max Jacob, Jules Supervielle et Marcel Jouhandeau<sup>15</sup>. Les arrivées se font progressivement : d'abord, Jacob rencontre Jouhandeau, et scelle le début d'une longue amitié, puis « tous passent [la] journée pluvieuse autour du feu à écouter les histoires de Jacob sur ses années à Montmartre avec tant d'amis devenus célèbres<sup>16</sup> ». La famille Supervielle arrive le lendemain : l'écrivain est venu en compagnie de sa femme, dont la beauté impressionnera à la fois Jacob<sup>17</sup> et Jouhandeau<sup>18</sup>, et de ses enfants. Une lettre de Supervielle à Jouhandeau, qui sont alors très proches, indique ses premières impressions : « Ce que je regrette c'est que les circonstances ne nous aient pas permis de nous voir plus longuement. Mx. Jb est si absorbant et sa personnalité si exigeante<sup>19</sup> ! » L'ambivalence de la description, témoignant des sentiments mêlés de Supervielle envers Jacob, se retrouvera dans le poème-hommage qui paraîtra en novembre dans *Le Disque Vert*. De son côté, Max Jacob semble avoir beaucoup apprécié Supervielle : « J'ai gardé de vous un souvenir délicieux<sup>20</sup> [...] ».

Une véritable connivence se crée entre les quatre hommes. Plusieurs excursions en automobile ont lieu, entrecoupées d'aventures, évoquées notamment dans la correspondance de Jouhandeau : « l'affaire Lagrange », « l'affaire Jules » et « l'auto du Gentilhomme Chauffeur<sup>21</sup> ». L'une de ces anecdotes est narrée par l'auteur de *Chaminadour* dans une veine satirique assez proche de celle de *Filibuth*, et montre bien la complicité partagée entre tous : « Le Moutier d'Ahun

est un endroit charmant où se trouvent les vestiges d'une Abbaye et une chapelle aux boiseries du XVI-XVII<sup>e</sup> siècles remarquables. Le curé, que nous avons largement gâté (Bounoure, Supervielle, moi, Max – chacun y allant d'un billet confortable), s'aperçut-il que nous avons emporté son crayon de 2 sous se met à courir derrière notre voiture, en criant : "Mon crayon, mon crayon." Nous l'avons traîné ainsi derrière nous durant dix minutes sur un trajet de 600 mètres, pour le laisser approcher en sueur, essoufflé et l'accueillir par un éclat de rire qui peut-être l'éclaira sur son avarice<sup>22</sup>. » Jacob se rappellera lui aussi cette aventure, à laquelle il fait référence avec humour dans une lettre à Jouhandeau datée du 12 juin 1923 : il y évoque une marche de « six kilomètres à pied avec un carnet de blanchisseuse et un crayon (le crayon du moutier d'Ahun)<sup>23</sup>. » De manière symétrique, Jacob mentionne le « souvenir inoubliable<sup>24</sup> » qu'il conserve de Guéret. Le séjour sera cité à nouveau dans la lettre de fin mai 1924 qu'il adresse à Jouhandeau<sup>25</sup>.

Après la rencontre du mois de mai, les relations entre les deux écrivains prennent une forme nouvelle : le ton reste amical, mais une certaine distance, du côté de Supervielle, paraît s'être instaurée. Sa position sur la scène littéraire s'est en effet confirmée, ce qui l'amène à s'adresser à Jacob sur un ton d'égal à égal, moins emprunté. En outre, la rencontre a mis au jour certaines dissemblances de caractère qui donneront parfois lieu à une manière d'agacement chez Supervielle et peut-être à un certain étiolement de la correspondance (en effet, on ne sait pas si les seize lettres forment un ensemble exhaustif). Jusqu'à la fin de l'année 1923, elle se poursuit néanmoins de manière régulière. Jacob envoie à Supervielle un exemplaire du *Terrain Bouchaballe*, qui lui plaît particulièrement. L'écrivain, qui avait déjà lu des extraits des *Pincengrain* de Jouhandeau, dont il avait apprécié le ton satirique, fait également l'éloge du roman de Jacob où se trouvent parodiés les notables de Guichen, à la fois dans une lettre mentionnée par Jacob le 12 juin 1923 (*cf.* lettre 8), et dans la lettre ouverte du *Disque Vert*. Jacob reçoit les compliments avec plaisir, et les lui retourne en le qualifiant à deux reprises de « grand poète<sup>26</sup>. » À cette période, l'amitié entre les deux hommes est toujours sensible, comme le montre notamment la correspondance de Supervielle à Franz Hellens : Supervielle accepte en effet de participer au numéro-hommage consacré par *Le Disque Vert* à Max Jacob. L'écrivain, avant de faire passer dans la sphère publique la lettre ouverte adressée à Jacob, publiée en novembre, la communique au préalable à son destinataire<sup>27</sup>. Cette démarche renvoie d'abord à la volonté de Supervielle d'obtenir la caution de Jacob avant publication, mais peut-être s'agit-il également de la garder pour un temps dans la sphère privée, la lettre étant d'abord témoignage d'amitié avant de devenir hommage public. En

octobre, lors de la parution du roman de Supervielle, *Le Voleur d'enfants*, Jacob lui écrit à nouveau pour lui exprimer son admiration : la fantaisie de l'épopée cosmopolite de Guanamiru, le Sud-Américain, rencontre en effet la tonalité insolite et cocasse chère à Jacob, notamment dans *Filibuth*. Mais la mention de cette lettre par Supervielle auprès de Jouhandeau indique aussi l'infléchissement de la relation :

*Reçu une lettre de Max Jacob enthousiaste de mon roman. Même en divisant les éloges par 10 il en reste quelque chose d'agréable<sup>28</sup>.*

L'ironie amusée de Supervielle indique qu'à l'exaltation que produisaient en 1922 les compliments de Jacob a succédé une forme de mise à distance : l'auteur du *Cornet de dés* restera toujours estimé sur le plan littéraire, mais l'homme l'irritera par moments. La contribution de Supervielle au numéro hommage du *Disque Vert*, qui paraît en novembre, indique bien cette ambivalence : si la lettre ouverte, datée du 23 juillet 1923, est signée par un Supervielle qui se revendique l'« ami » de Jacob et célèbre de manière essentiellement positive l'ensemble de son œuvre, le poème, cependant, met en scène un rapport plus difficile, fondé sur une dynamique de fascination et d'inquiétude. Le lien pour autant n'est pas brisé : en décembre 1923<sup>29</sup>, Jouhandeau mentionne une visite manquée à Jacob, en compagnie de Supervielle :

*Avec l'espoir de vous trouver, Supervielle et moi, traînant par la figure cette intelligente bourrique de Madame Bounoure, sommes allés jeudi chez Madame Aurel. Déçus. Madame Aurel nous a les bras ouverts à cause de vous dès le seuil accueillis.*

Jacob, de son côté, adresse deux lettres le 30 décembre 1923 à Supervielle et à sa femme, Pilar (cf. lettres 12 et 13) : il remercie ses amis de l'envoi d'un colis de bonbons, et répond au présent en leur offrant une aquarelle. Il évoque également une visite possible du couple Supervielle à Saint-Benoît-sur-Loire. La tonalité chaleureuse de la lettre, ainsi que le petit récit comique des aventures de Jacob à la poste, témoignent de la permanence de la connivence et de l'intimité entre les deux écrivains.

En 1924, les relations se poursuivent, toujours amicales du côté de Jacob, quelque peu distantes du côté de Supervielle. En janvier, Max Jacob écrit à Supervielle une lettre particulièrement intéressante (cf. lettre 13) : l'écrivain, qui s' imagine en Père Noël distribuant des cadeaux inattendus aux habitants de Saint-Benoît, semble avoir

inspiré en partie le conte de Noël que publiera Supervielle en 1949, *Les B.B.V*<sup>30</sup>. Dans ce récit merveilleux, l'écrivain présente les tribulations d'un inventeur qui, aidé par le Père Noël, conçoit des bombes de bonne volonté qui réparent au matin de Noël une petite ville détruite par la guerre : la tonalité fantaisiste de ce récit et le personnage du Père Noël semblent constituer comme un écho de l'écriture fantasque de l'auteur de *Filibuth* et de son autoportrait imaginaire en Père Noël. Dans deux lettres à Jouhandeau, Jacob évoque ensuite avec tendresse l'auteur de *L'Homme de la pampa* : « Je pense à Guéret, [...] à Supervielle<sup>31</sup> », « Supervielle est ce bon crocodile bien élevé que nous aimons et qui est plein de poésie secrète<sup>32</sup>. » À la fin du mois d'octobre, Jacob projette un séjour à Paris : il lui coûte de quitter Saint-Benoît, mais il s'y résout afin de revoir « trois quatre [...] amis chers<sup>33</sup>. » Dans ce cercle très restreint, Jacob compte Marcel Jouhandeau, Pierre-André May<sup>34</sup>, Armand Salacrou<sup>35</sup> et Supervielle, admis au nombre des intimes.

D'autre part, l'admiration de Jacob pour Supervielle en tant qu'écrivain est toujours aussi vive, ainsi que le souligne son exclamation devant « Poème », publié dans le numéro 12 d'*Intentions*, en janvier-février 1924 : « Le poème de Supervielle est beau<sup>36</sup> ! »

Cependant, la relation se distend, et Supervielle avoue le 12 novembre 1924 à Jouhandeau n'avoir « encore écrit que des cartes postales<sup>37</sup> » à Jacob, au lieu des lettres plus longues, plus personnelles également, des années 1922 et 1923. Dans une lettre à Jouhandeau datée du 9 septembre 1924<sup>38</sup>, l'ambivalence de son rapport à Jacob est à nouveau patente :

*Donnez-moi des nouvelles de l'accueil fait par la presse à votre livre. Michaux me parle d'une présentation de Max Jacob. Vous m'en aviez lu un peu le projet. Ce diable d'homme vous comprend merveilleusement et je voudrais être aussi fin critique que lui pour vous dire mieux que je n'ai su le faire jusqu'ici les raisons de mon admiration pour votre œuvre.*

La caractérisation de Jacob en « diable d'homme » est éclairante. Au sens littéral, Supervielle énonce l'idée d'une dimension démoniaque du poète, déjà suggérée par sa description et par l'effroi qu'il génère dans « Apparition ». Au sens figuré cependant, l'expression connote l'admiration pour les capacités extraordinaires, « merveilleus[es] » de Jacob : Supervielle, qui se sent tout au long de sa vie incapable de manier le discours critique, admire *a contrario* ceux qui le maîtrisent, à l'image de Max Jacob, Jean Paulhan ou Étiemble.

En 1925, l'infléchissement des relations se confirme : si l'estime mutuelle des deux écrivains sur le plan littéraire est intacte, la distance prise par Supervielle paraît s'accroître, jusqu'à prendre parfois la forme de la brouille. Dans une lettre à Jouhandeau datée du 8 février 1925, Jacob mentionne ainsi un refroidissement : « Est-il vrai que Supervielle ait à se plaindre gravement de moi ? qu'ai-je fait<sup>39</sup> ? » Supervielle a vraisemblablement pardonné à Jacob, comme le laisse à penser le témoignage de Paseyro<sup>40</sup> et la lettre enthousiaste envoyée à Jouhandeau au mois d'avril l'atteste : « Supervielle est vraiment un ange du ciel : c'est du monde, du monde à voir, du monde avouable<sup>41</sup>. »

Cependant, le nom de Supervielle n'apparaît plus à partir de cette date dans la correspondance publiée entre Jouhandeau et Jacob, et les lettres échangées entre les deux écrivains dont nous avons pu retrouver la trace se font plus rares. Elles seront désormais déterminées par la publication d'un texte ou d'une œuvre, et prennent la forme de l'éloge littéraire. Le 24 juillet 1925, Jacob, en réponse à une lettre de Supervielle où il avait évoqué la *Jeanne d'Arc* de Delteil, lui adresse une lettre assez nostalgique, où il regrette de ne pouvoir le voir en tête à tête afin de parler avec lui de l'Italie, et où il évoque les embarras causés par l'abondance des commandes (*cf.* lettre 14)<sup>42</sup>. Il loue également le poème de Supervielle paru dans le numéro spécial du *Disque Vert* à l'automne 1925, « Le cas Lautréamont », intitulé « Poème de Guanamiru » : c'est « l'impression de la nouveauté » de ce texte, écrit dans une veine semblable à celle d'« Apparition », et qui se trouvera comme ce poème repris à la fin de l'année dans *Gravitations*, qui séduit surtout Jacob.

En 1927, un nouvel échange est attesté entre les deux écrivains. Dans une lettre à Georges Hugnet, Supervielle en villégiature à Sainte-Maxime mentionne des lettres qu'il a reçues de Jacob : « J'ai aussi des nouvelles de Max Jacob qui écrit toujours de si étonnantes lettres<sup>43</sup>. »

L'avant-dernière lettre du 18 février 1930 est adressée à Supervielle à l'occasion de la parution du *Forçat innocent*<sup>44</sup> (*cf.* lettre 15). Max Jacob y propose une lecture intéressante du recueil de son ami, appuyée sur une méditation religieuse qui trouvera sa place dans les œuvres suivantes de Supervielle, notamment *La Fable du monde*, qui paraîtra en 1938<sup>45</sup>. Au fil des années 1930, les échanges de Paulhan et Supervielle témoignent qu'il continue de penser à Jacob<sup>46</sup>, dont le nom émaille, au gré d'une parenthèse, l'évocation de ses lectures ou la mention de sa pratique de l'écriture : « J'ai lu l'autre jour le *Nez de Gogol* que m'a fait connaître Schloezer. Je ne dirai pas qu'une bonne part de Max Jacob est sortie

de là parce que je ne crois pas tant que ça aux influences. Mais il y a là une parenté intéressante, me semble-t-il<sup>47</sup> », « Cette influence [celle de Giraudoux] ne peut que m'être flatteuse. Mais tu penses bien que je ne voudrais pas en exagérer l'importance. Plus qu'à "la Belle" j'ai pensé à mes morts et à mes étoiles. (Ainsi Max Jacob parlait-il de ses anges et de ses fauteuils<sup>48</sup>) [...]. »

En 1933, Supervielle envoie un exemplaire de *Boire à la source*, fragments de mémoires en forme de « confidences », assorti d'une dédicace amicale : « À Max Jacob/ à l'ami, au poète/ tous deux très grands/ Jules Supervielle<sup>49</sup> ». La dernière lettre que nous avons pu recenser date du premier décembre 1935 (cf. lettre 16) : Jacob répond à une missive non conservée de Supervielle, lui adressant son bon souvenir et ses félicitations à l'occasion du mariage de sa fille Denise avec Pierre Bertaux. Ce témoignage d'amitié, nourri du souvenir ému de l'époque où le lien s'est noué, illustre la permanence de l'affection entre les deux écrivains.

Entre 1939 et 1946, Supervielle quitte la France pour l'Uruguay, et se trouve donc loin au moment de l'arrestation puis de la mort de Max Jacob. Ces événements ne sont pas mentionnés dans l'épistolaire avec Paulhan, l'un de ses principaux correspondants pendant la guerre. Cependant, Supervielle conserve par la suite un souvenir ému de Jacob, qu'il évoque encore à la fin de sa vie, en 1958<sup>51</sup>, dans une lettre à Jouhandeau :

*Votre Saint Philippe Néri<sup>50</sup> est d'une richesse extraordinaire. On pense aux plus grands écrivains et tout cela a l'air de couler de source. Il est si vivant votre livre que c'en est un scandale. Plusieurs fois j'ai pensé au personnage de Max Jacob et j'ai été très content que vous le nommiez. Pauvre Max... Vous l'avez fait revivre par personne interposée.*

De manière touchante, Supervielle retrouve pour se remémorer Jacob l'image du revenant qu'il employait dès 1923, au figuré, dans le poème « Apparition ». Il semble ainsi que Jacob aura été pour Supervielle ce revenant, cette « apparition » qui, se manifestant par intermittences, fait signe vers un autre monde, un au-delà poétique qui séduit tout en faisant naître l'inquiétude. En effet, dans la lettre ouverte adressée à Jacob en 1954 (voir document en annexe), dix ans après sa mort, Supervielle, qui se trouve lui-même à la fin de sa vie, pour la première fois le tutoie. Dans une perspective conjuratoire, tout se passe comme s'il s'agissait de créer, à la faveur de cette familiarité posthume, un pont entre les morts et les vivants, réunis de manière miraculeuse grâce à l'amitié.

## LA DÉFINITION COMMUNE D'UNE IDÉE DE LA POÉSIE

La rencontre de Jacob et Supervielle ainsi que leur échange épistolaire doivent être replacés dans le contexte des années 1920, qui correspond à une période charnière dans la pratique de l'écriture de Supervielle. Parallèlement à son entrée dans la vie littéraire, il gagne en effet confiance en son talent d'écrivain : après les audaces stylistiques de *Débarcadères*, en 1922, ce sont les profondeurs intérieures, l'univers des pulsions et des monstres tapis en soi-même qui se trouvent affrontés en 1925 dans *Gravitations*. Ce style nouveau semble s'expliquer par l'abandon des premiers modèles littéraires, le Parnasse et le symbolisme, au profit d'un second ensemble d'auteurs fondateurs de la poésie moderne, tels que Rimbaud, Lautréamont ou encore Michaux. Parmi eux, Max Jacob occupe un rôle capital : au fil de sa correspondance avec Supervielle se dessinent en effet les linéaments d'une idée commune de la poésie. Il semble que cette définition s'articule autour de deux points principaux : d'une part, la recherche d'un équilibre entre le nocturne et le plein jour, le mystère et l'intelligibilité, où l'image joue le rôle de l'« étincelle » ; d'autre part, la conscience qu'une manière d'inquiétude se trouve au fondement de l'écriture poétique, qu'il va s'agir d'appréhender par l'humour et, en dernier recours, par le biais de l'instance divine.

### LA POÉSIE-ÉTINCELLE

Dans son *Art poétique*, Max Jacob, stigmatisant « l'hamletisme » et notamment les surréalistes, adopte déjà la posture que formulera Supervielle, en 1951, dans *En songeant à un art poétique* : « Les auteurs qui se font obscurs pour forcer l'estime obtiennent ce qu'ils veulent et pas autre chose<sup>52</sup>. » Par ce trait d'esprit en forme de maxime, Jacob semble définir l'une des principales orientations de sa correspondance avec Supervielle : en s'opposant au surréalisme, il s'agit de déterminer une forme d'originalité qui ne soit pas pour autant mystère ou hermétisme, de parvenir à une sorte de compromis, sinon de dialectique, entre ce que Supervielle nommera le « nocturne » et le « plein jour<sup>53</sup>. » De fait, leur correspondance est tout entière placée sous le signe de la fulguration ou de l'étincelle, de même que le poème-hommage de 1924, où Supervielle se souvient de l'aphorisme de Jacob, « Brouillard, étoile d'araignée »<sup>54</sup> :

*À sa parole une étoile accroche sa toile araigneuse,  
Quand il respire il déforme et forme une nébuleuse.  
Il porte, comme la nuit, des lunettes cerclées d'or  
Et des lèvres embrasées où s'alarment des abeilles<sup>55</sup>*

Chacun paraît avoir trouvé dans les mots de l'autre une manière d'illustration de cette idée. Ainsi, Supervielle est sensible à l'emploi dans la langue de Jacob des « mots de tous les jours<sup>56</sup> », qu'il s'évertue à défendre au nom de la compréhension de l'œuvre par le lecteur et d'une confiance dans le langage qui l'amène à pourfendre les « mots inventés »<sup>57</sup>. Et Supervielle d'écrire le 23 juillet 1923 (cf. lettre 9) :

*De même que les ruines qui sont à tout le monde, des mots quels qu'ils soient, des phrases ayant passé par bien des lèvres susciteront, disposées par vous, et grâce à la combinaison de leurs fluides, une divine électricité. Vous êtes un poète dans le genre de l'aube qui compose une lumière si pure avec les restes de la nuit.*

Cette lettre-hommage peut également être lue comme une lettre-manifeste : dans ce texte écrit pour être rendu public, Supervielle, en louant Jacob, prend également position en revendiquant une certaine poétique. Celle-ci se définit par le recours à l'isotopie signifiante de la lumière : la poésie électrique de Jacob, bien distincte de la beauté convulsive de Breton, s'affirme comme un recours aux « lieux communs », à l'opposé par exemple d'un Fargue qui crée son propre langage. Ce qui constitue pour Supervielle la marque du poète n'est en effet pas le recours à des mots nouveaux, mais l'art de créer à la faveur des mots quotidiens un ordre nouveau, de remotiver le lieu commun en le faisant sien, afin de rendre au mieux, dans une perspective ontologique, l'existence des mouvements intérieurs ou du monde extérieur. Au sein de la lettre ouverte, Supervielle loue cette remotivation qui prend chez Jacob la forme de la juxtaposition insolite d'éléments incongrus, suscitant à la fois le comique et l'étincelle poétique. Se prêtant au jeu, Supervielle lui-même, qui énumère pêle-mêle des éléments issus du *Cornet à dés*, du *Phanérogame*, du *Cinématoma*, du *Terrain Bouchaballe* ou de *Filibuth*, en vient à créer sur le même modèle un petit poème cocasse, hommage enchâssé dans la lettre de louange :

*[...] une montre en or, une armoire à glace, le Bottin des départements, les dégénérés supérieurs de Flamanville, les régates de Concarneau, la mendicante de Naples, les rendez-vous de chauffeurs, les douze espèces d'adultère simple, le facteur de Van Gogh, les boîtes oblongues, les terrains vagues et toi aussi, ô inoubliable cocher de Madame Gagelin.*

La mise en abyme prend le sens d'une démonstration : il s'agit d'illustrer l'opération jacobienne, dialectique ou processus alchimique, par laquelle le poète parvient non pas à changer la boue en or, mais, dans une perspective quasi-divine – on pense au Dieu de *La Fable du monde* –, à créer la lumière là où était la

nuit : « Comme vous vivez tous devant nous d'une vie naturelle ou surnaturelle, en plein soleil ou milliers de lucioles dans le noir<sup>58</sup> ! » Pour Jacob, cette dialectique du nocturne et du plein jour prend chez Supervielle la forme particulière d'un accouchement, d'une littérale mise au jour. Là encore, celle-ci possède une portée ontologique, gage de vérité, d'authenticité envers soi-même et envers le réel, au contraire de ceux qui recherchent d'abord l'« étonne[ment] » pour lui-même aux dépens de la sensation : « Vous ne cherchez pas à étonner comme tels de nos amis, vous cherchez à vous délivrer de ce que vous avez trop senti<sup>69</sup>. »

Dans son étude des paysages de *Débarcadères*, Jacob semble retrouver l'isotopie qu'il utilisait dans son *Art poétique* pour définir le grand poète moderne, celle de la délivrance ou du déversoir : « [...] faire frissonner l'inconscient, sonder ses reins, faire servir la poésie à tous les déversoirs pour affirmer qu'on est poète même en dehors du livre à faire. Telle devrait être la poésie moderne si quelqu'un la pratiquait intégralement. Mais combien peu savent que l'image est l'étincelle qui jaillit quand le marteau de l'homme frappe l'enclume de la réalité ! Pour être un poète moderne il faut être un très grand poète<sup>60</sup>. » De là, le « grand poète » se caractérise par une originalité authentique qui ne passe pas par la recherche du mystère à tout prix et par le décollement de la poésie du réel, comme le montre l'ironie que témoigne Jacob envers les surréalistes : « Les surréalistes me font rire. On va revenir à une littérature d'émotion directe : la gaieté, la jeunesse et l'amour ou les caractères étudiés. Les surréalistes feront un nez<sup>61</sup> ! » Ensuite, cette originalité du grand poète se distingue expressément de l'imitation des modèles littéraires, stigmatisée de manière virulente par Max Jacob : « Étranges vers ! C'est la première fois qu'un poète me donne l'impression de la nouveauté. Quant à Michaux, c'est admirable ! Il n'a pas lu *Le Cornet à dés* – du tout ! – pas du tout et ce me fait un immense plaisir qu'on trouve du nouveau aussi dans cette voie. C'est très intelligent<sup>62</sup> [...] », « Quelle joie de n'avoir pas à penser qu'on lit du sous-Mallarmé ou du sur-Rimbaud [...] On imite tant ! tant ! tant !!! hélas ! hélas !!! et on nie avoir imité comme si cela ne se sentait pas<sup>63</sup>. »

La question de l'originalité, comprise comme origine et opposée à l'imitation, occupe une place particulière dans la pensée de Max Jacob : peut-être faut-il voir derrière la frénésie des répétitions et des exclamations une référence oblique à la querelle du poème en prose qui l'opposa à Reverdy. Enfin, ce que loue particulièrement Jacob dans l'écriture supervillienne, c'est la pratique de l'image, qui prend la forme d'une « étincelle<sup>64</sup> » : cette métaphore, qui recoupe la conception de Supervielle de l'image comme « lanterne

magique<sup>65</sup> » opposée aux forces nocturnes, semble prendre dans la pensée de Jacob deux significations principales. D'une part, si l'image est étincelle, c'est d'abord par sa capacité à communiquer une vision, une « hallucina[tion]<sup>66</sup>. » D'autre part, l'image-étincelle est caractérisée comme « utile<sup>67</sup> » : contrairement à la position de Rimbaud et des surréalistes, l'illumination ne vaut pas pour elle-même, mais occupe une fonction particulière dans le poème, celle de donner la vie.

Ainsi, les louanges adressées à Supervielle par Jacob, qui semblent rejoindre sa conception du « grand poète », de même que les éloges de Supervielle à Jacob, situés dans la même ligne qui sera celle de *En songeant à un art poétique*, aboutissent à une sorte d'idée de la poésie comme électricité, trouée dans les ténèbres, non réductible au mystère et à l'étonnement, et porteuse d'une vérité profonde sur soi-même et sur le monde. Cette définition se rapproche assez de celle que Jacob propose dans son *Art poétique* : « L'art est la conflagration après rencontre d'un homme harmonieux avec lui-même<sup>68</sup>. »

#### UNE INQUIÉTUDE MÉTAPHYSIQUE

Cette conception de la poésie comme « conflagration » nous invite à nous pencher sur le sens symbolique à accorder aux ténèbres qu'elle a pour visée d'illuminer : en effet, il semble que chez Jacob aussi bien que chez Supervielle une forme d'inquiétude métaphysique préside à l'écriture poétique.

À la lecture du *Forçat innocent*, où Supervielle laisse s'exprimer les tourments intérieurs que l'on pressentait dès *Débarcadères*, Jacob identifie précisément cette inquiétude comme la condition nécessaire à la poésie : « Votre inquiétude est la nôtre, gardez-la, c'est notre bien, et votre génie<sup>69</sup>. »

Dans *Poèmes*, Supervielle avait voilé ce malaise métaphysique par l'usage de l'humour, de l'insolite, qui continue à occuper une place essentielle dans la suite de son œuvre : il semble que l'enthousiasme des deux écrivains pour leurs œuvres mutuelles ait en partie été généré par cet usage, que l'on pourrait qualifier dans une certaine mesure de défensif, d'un ton comique et cocasse. Cette dimension insolite de l'œuvre de Jacob est en effet essentielle pour Supervielle, qui établit un rapprochement entre l'auteur des tribulations de la montre en or et celui du périple du *Nez*<sup>70</sup>.

Cette inquiétude est chez les deux écrivains d'ordre métaphysique, comme le définit Jacob en 1930 par une manière de parabole sur l'origine de l'homme : « Chaque homme est un arbre dans une forêt : il voit bien qu'il y a d'autres arbres, il sent bien que les bouts de branches le touchent. Qui a fait pousser l'arbre<sup>71</sup> ? »

Cependant, leur rapport au divin prend une forme distincte. Si Jacob semble trouver l'apaisement dans la foi, comme le montre la récurrence du terme « Dieu » assorti de structures exclamatives dans sa lettre à Supervielle, qui prend presque la forme d'une tentative prosélyte, cependant l'attitude de l'auteur du *Forçat innocent* est beaucoup moins affirmative. Si son œuvre poétique laisse place de plus en plus, au fur et à mesure des recueils, à une figure divine, celle-ci n'est qu'un « Dieu inconnu », « très atténué<sup>72</sup> », qui n'apparaît que par intermittence et se révèle impuissant à apaiser les souffrances de l'être humain.

#### MAX JACOB, « DOUBLE NOCTURNE » DE JULES SUPERVIELLE ?

Ainsi, la correspondance de Jacob et Supervielle, si elle révèle une amitié durable et une admiration littéraire réciproque, comporte également des zones d'ombre. L'amitié dans une certaine mesure semble s'étioler, surtout du côté de Supervielle, en raison des dissemblances de caractère entre les deux hommes. Sur le plan littéraire, l'élaboration, au fil des lettres, d'une idée commune de la poésie ne doit pas gommer les différences importantes qui distinguent la pensée des deux écrivains. De fait, peut-être peut-on également attribuer la distance prise par Supervielle à partir des années 1930 à des divergences artistiques. L'étude de l'évolution du style supervillien révèle en effet, après le déchaînement des années 1920 marquées par l'appréhension des pulsions intérieures et par la fascination pour de nouveaux modèles littéraires, l'acheminement de l'écrivain vers un certain « classicisme », selon l'expression d'Étiemble.

Cette conquête de l'ordre et de l'apaisement intérieur a eu pour corollaire l'écartement de certains modèles littéraires associés par Supervielle au chaos et à la confusion, en dépit de l'évolution de Jacob, dès les années 1925-1926, vers un style similaire. Ainsi, le rapport de Supervielle à Jacob, dès sa lettre du 25 mai 1922, a été associé au vertige et à l'empêchement de la parole : « Et voici que je ne sais plus, cher Monsieur, vous dire mon remerciement pour votre immense bonté, qui menace de me faire perdre l'équilibre. » Si Supervielle n'emploie encore l'isotopie du vertige que dans une formule de politesse,

pendant les lettres suivantes, de même que le poème-hommage, confirment l'idée que Jacob est pour lui associé à une perte des repères, voire à une menace inquiétante : « Ma chaise que happe l'abîme/ Est-ce celle du condamné/ Qui s'enfonce dans la mort avec toute l'Amérique<sup>73</sup> ? » La rencontre de l'homme « aux lèvres embrasées où s'alarment des abeilles<sup>74</sup> » et du « bon crocodile<sup>75</sup> » aura donc été l'occasion d'une étincelle, suscitant la fascination de Supervielle mais l'amenant aussi progressivement à prendre ses distances, de peur de se laisser aveugler, voire brûler par Max Jacob : « [...] l'art fait si bien corps chez vous avec la matière qu'il enflamme que, voulant l'isoler, nous nous brûlons les doigts et n'y voyons que du feu<sup>76</sup>. »

## NOTES

- <sup>1</sup> SUPERVIELLE Jules, « Apparition », *Gravitations, Œuvres poétiques complètes [OPC]*, édition établie sous la direction de Michel Collot : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1996, p. 163.
- <sup>2</sup> Concernant l'édition de cette correspondance, voir la note d'édition. Outre ces envois, deux enveloppes vides datées des 22 mai et 8 août 1922 attestent de deux lettres manquantes. La première enveloppe est adressée au domicile parisien de Supervielle (47, bd Lannes, Paris XVI<sup>e</sup> arr.), l'autre est expédiée Villa Anfa/ Saint Mamet/ Près Luchon/ Haute-Garonne où il séjournait. Nous remercions Patricia Sustrac de l'aide apportée dans la recherche et le rassemblement de cette correspondance et pour son édition dans le présent volume.
- <sup>3</sup> JACOB Max, « Monnaies de couleurs », *Le Disque Vert*, 1<sup>re</sup> année, n° 3, juillet 1922, p. 1. Cet ensemble de six poèmes en prose est dédié à Jules Supervielle (les trois premiers sous le titre « Solitude » puis : « Ceux qui préparent l'embuscade », « Nocturne » et « Clémence de l'empereur »). Voir *infra* lettre 4.
- <sup>4</sup> SUPERVIELLE Jules, « Lettre à Max Jacob », *Le Disque Vert*, 2<sup>e</sup> année, n° 2, novembre 1923, p. 43-44. Cette lettre a d'abord été envoyée par Supervielle à titre personnel à Max Jacob le 23 juillet 1923. Cf. *infra* lettre 9.
- <sup>5</sup> PASEYRO Ricardo, *Jules Supervielle, Le Forçat volontaire* : éd. du Rocher, 1987, p. 136.
- <sup>6</sup> Cité par Michel Collot, *OPC, op. cit.*, p. 732. *Art poétique* est paru le 22 avril 1922 aux éditions Émile-Paul Frères.
- <sup>7</sup> PASEYRO Ricardo, *Jules Supervielle, op. cit.*, p. 136.
- <sup>8</sup> Cité par Michel Collot, *OPC, op. cit.*, p. 732.
- <sup>9</sup> Cette lettre du 18 mai 1922 a été publiée dans « Jules Supervielle : familier inconnu » (dir. Pierre Dubrunquez), *Poésie* 84, n° 4, juillet-octobre 1984, pp. 29-30. Cf. lettre 2.
- <sup>10</sup> MOUSLI Béatrice, *Max Jacob* : Flammarion (collection Grandes Biographies), 2005, pp. 286-287.
- <sup>11</sup> Lettre inédite du 25 mai 1922, ms dactylographié, collection particulière. Cf. lettre 5.
- <sup>12</sup> La lettre du 1<sup>er</sup> juin 1922 (lettre 6) a été publiée dans *Le Quotidien de Paris* (numéro du 21 mai 1980, p. 22) puis reprise avec les lettres du 20 août 1922 et 18 février 1930 (cf. lettres 7 et 15) dans « Correspondance avec Jules Supervielle », *La Nouvelle Revue de Paris* : Le Rocher, n° 11, 1987, pp. 93-97.

- <sup>13</sup> Cliché photographique légendé : « Supervielle et cinq de ses enfants dans un jardin à Montevideo » dans *Supervielle, Poète de la pampa*, catalogue de l'exposition du 6 décembre 2011 au 19 janvier 2012 : Maison de l'Amérique latine, 2011, p. 7. Nous remercions Juan Alvarez Marquez, commissaire de l'exposition, qui a eu la gentillesse de nous permettre de consulter les différents manuscrits et documents présentés lors de cette exposition.
- <sup>14</sup> Inachevé, l'ouvrage paraîtra posthument sous le titre du *Manuel du pèlerin* en 1988 (Turin : éd. du Zodiaque).
- <sup>15</sup> *Actes du Colloque Centenaire Marcel Jouhandeau, Sur Marcel Jouhandeau, Analyses littéraires, témoignages, anecdotes*, Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 1997, p. 195 ; Michel Collot, *OPC, op. cit.*, p. 732 ; MOUSLI Béatrice, *op. cit.*, p. 284.
- <sup>16</sup> *MJ*, p. 50.
- <sup>17</sup> « La femme [de Supervielle] est si belle qu'elle donne des éblouissements. On tombe » (*P.*, p. 170).
- <sup>18</sup> « [...] Un peintre [M. Domingo] et un céramiste [M. Llorens] espagnols, la fiancée de l'un d'eux faisaient partie de nos cortèges que relevait surtout la présence de Pilar Supervielle, belle entre les belles et de la légion d'enfants qu'elle avait déjà donnés au poète », JOUHANDEAU Marcel, *Carnets de l'écrivain* : Gallimard, 1957, cité dans *MJ*, p. 51.
- <sup>19</sup> Jules Supervielle à Marcel Jouhandeau, 26 mai 1923, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (BLJD) - Fonds Jules Supervielle (JHD C 5286-JHD C 5326).
- <sup>20</sup> *Cf.* lettre 8.
- <sup>21</sup> *MJ*, p. 50.
- <sup>22</sup> Marcel Jouhandeau à Anne S. Kimball, 24 juin 1968 cité dans *MJ*, p. 55.
- <sup>23</sup> *Ibid.*
- <sup>24</sup> *Cf.* lettre 8.
- <sup>25</sup> « Je pense à Guéret/ à Mr de Chanterelle, à Bounoure/ à Supervielle. Où est le bonheur ? pas ici !!! » *MJ*, fin mai 1924, p. 105.
- <sup>26</sup> *Cf.* lettre 8.
- <sup>27</sup> « Max Jacob vient de m'écrire qu'il vous a adressé la "lettre" que je lui avais communiquée. » Carte postale de Jules Supervielle à Franz Hellens, 28 juillet 1923, BLJD-Fonds Jules Supervielle (alpha Ms 8984-Ms 9008).
- <sup>28</sup> Jules Supervielle à Marcel Jouhandeau, « mercredi matin », [octobre 1923], BLJD-Fonds Jules Supervielle (*op. cit.*)
- <sup>29</sup> JOUHANDEAU Marcel, *Lettres de Marcel Jouhandeau à Max Jacob*, édition critique par Anne S. Kimball, Genève : Droz (coll. Textes littéraires français), 2002, p. 31.
- <sup>30</sup> SUPERVIELLE Jules, *Les B. B. V.* : Éditions de Minuit, 1949.
- <sup>31</sup> *MJ*, fin mai 1924, p. 105.
- <sup>32</sup> *Ibid.*, début juillet 1924, p. 120.
- <sup>33</sup> *Ibid.*, 29 octobre 1924, p. 156.
- <sup>34</sup> Pierre-André May (1901-1991) est le fondateur de la revue *Intentions* (1922-1924). Jacob a entretenu une courte correspondance avec le revuiste, voir *infra* la bibliographie générale des correspondances.
- <sup>35</sup> Le dramaturge Armand Salacrou (1899-1999) et sa jeune épouse sont des intimes de Jacob. Leur amitié n'en est pas moins semée d'embûches, voir en particulier SALACROU Armand, *Dans la salle des pas perdus* : Gallimard, Tome 1, *C'était écrit*, 1974, rééd. Folio 1982. La correspondance de Jacob aux Salacrou a été publiée. Voir *infra* la bibliographie générale des correspondances.
- <sup>36</sup> *MJ*, 8 mars 1924, p. 95.

- <sup>37</sup> Jules Supervielle à Marcel Jouhandeau, 12 novembre 1924, BLJD- Fonds Jules Supervielle (*op. cit.*).
- <sup>38</sup> *Ibid.*, 9 septembre 1924.
- <sup>39</sup> *MJ*, 8 février 1925, p. 175.
- <sup>40</sup> PASEYRO Ricardo, *Jules Supervielle*, *op. cit.*, p. 136.
- <sup>41</sup> *MJ*, 6 avril 1925, p. 185.
- <sup>42</sup> Lettre en partie inédite avec enveloppe, voir lettre 14, n. 46 (BLJD- Fonds Max Jacob, alpha Ms 2394).
- <sup>43</sup> Jules Supervielle à Georges Hugnet, 28 septembre 1927, Carlton Lake Collection, 107-6, Harry Ransom Center, Université d'Austin, Texas (Carlton Lake Collection 107-6). Georges Hugnet (1906-1974) rencontre Jacob en 1920 grâce à Jouhandeau. Jacob illustrera son premier ouvrage *40 poésies de Stanislas Boutemer* : éd. Théophile Briant, 1928. On peut lire le récit des souvenirs de Hugnet concernant Jacob dans *Pleins et déliés. Souvenirs et témoignages (1926-1972)* : éd. Guy Authier, 1972 (pp. 15-16 et 174-177) truffé de quelques extraits de leur correspondance, la plus grande partie ayant disparu dans un bombardement en 1944.
- <sup>44</sup> Lettre de Jules Supervielle à Georges Hugnet, 28 septembre 1927, Harry Ransom Center, Université d'Austin, Texas.
- <sup>45</sup> Les sections « La Fable du monde », « Prière à l'inconnu », « Tristesse de Dieu » et « Ô Dieu très atténué » témoignent de l'inquiétude religieuse de Supervielle dans *La Fable du monde*, *OPC*, *op. cit.*, pp. 351-371.
- <sup>46</sup> Les deux écrivains se côtoieront en effet fréquemment comme l'atteste, par exemple, une lettre de Jules Supervielle à Gabriel Bounoure du 27 janvier 1926 : « Max Jacob est arrivé [chez moi] flanqué de deux prêtres et d'un jeune homme » (*Bibliothèque Gabriel Bounoure*, catalogue de vente du mercredi 16 décembre 2009 : Art Curial, 2009, p. 72) ou la mention de Jacob en avril 1932 d'un dîner chez Supervielle en compagnie de « Miss Barney et Marie-Louise [Bousquet] » (*P.*, p. 275).
- <sup>47</sup> Jules Supervielle à Jean Paulhan, 26 février 1931, Institut de la Mémoire et de l'Édition Contemporaine (IMEC) (Fonds Jean Paulhan, PLH201-2).
- <sup>48</sup> *Ibid.*, « mardi » [1932].
- <sup>49</sup> Catalogue ALDE, 15 mai 2012, lot 465.
- <sup>50</sup> JOUHANDEAU Marcel, *Saint Philippe Néri* : Plon, 1957.
- <sup>51</sup> Jules Supervielle à Marcel Jouhandeau, 28 janvier 1958, BLJD- Fonds Jules Supervielle (*op. cit.*).
- <sup>52</sup> JACOB Max, *Art poétique*, *O.*, p. 1348.
- <sup>53</sup> SUPERVIELLE Jules, « Nocturne en plein jour », *OPC*, *op. cit.*, p. 373.
- <sup>54</sup> JACOB Max, *Le Cornet à dés*, *O.*, p. 366.
- <sup>55</sup> SUPERVIELLE Jules, « Apparition », *Gravitations*, *OPC*, *op. cit.*, p. 163.
- <sup>56</sup> SUPERVIELLE Jules, « Éléments d'une poétique », *Le Caire : Valeurs. Revue de critique et de littérature*, n° 5, avril 1946, p. 32.
- <sup>57</sup> SUPERVIELLE Jules, « Propos et inédits », *Revue de la Bibliothèque nationale*, n° 14, hiver 1984, p. 7.
- <sup>58</sup> *Cf.* lettre 9.
- <sup>59</sup> *Cf.* lettre 2.
- <sup>60</sup> JACOB Max, *Art poétique*, *O.*, p. 1373.
- <sup>61</sup> *Cf.* lettre 14.
- <sup>62</sup> *Ibid.*
- <sup>63</sup> *Cf.* lettre 2.

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> « L'image est la lanterne magique qui éclaire les poètes dans l'obscurité. » SUPERVIELLE Jules, *En songeant à un art poétique*, *OPC*, *op. cit.*, p. 561.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> JACOB Max, *Art poétique*, *O.*, p. 1357.

<sup>69</sup> Max Jacob à Jules Supervielle, 18 février 1930. *Cf.* lettre 15.

<sup>70</sup> Lettre de Jules Supervielle à Jean Paulhan datée du 26 février 1931, IMEC, *op. cit.*

<sup>71</sup> *Cf.* lettre 15.

<sup>72</sup> SUPERVIELLE Jules, *La Fable du monde*, *OPC*, *op. cit.*, p. 363 et 370.

<sup>73</sup> SUPERVIELLE Jules, « Apparition », *Gravitations*, *Ibid.*, p. 163.

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> *MJ*, [début juillet 1924], p. 120.

<sup>76</sup> *Cf.* lettre 9.